

sée qu'ils laissaient derrière eux, aux mains de leurs mortels ennemis, et pour toujours, peut-être, les êtres qu'ils aimaient le plus au monde, leur cœur se révolta, et, d'un commun élan, ils essayèrent de briser le cordon qui les faisait prisonniers.

Les baïonnettes s'abaissèrent, et un grand nombre tombèrent baignés dans leur sang.

Alors, comprenant que tout espoir terrestre était perdu, ils tournèrent leur pensée vers le ciel, et, s'affligeant sur celles qui se désespéraient autour d'eux, bien plus que sur eux-mêmes, ils entonnèrent un cantique à la Patronne de l'Acadie, la Mère des Douleurs :

Je mets ma confiance,  
Vierge en votre secours...

Et c'est en chantant que, semblables aux martyrs que Rome vit un jour descendre dans l'arène du Colisée pour y être déchirés par les tigres et les léopards, ils passèrent au milieu des vieillards, des enfants et des femmes gémissant, pleurant, criant avec leur cœur de suprêmes adieux, pour se rendre au rivage, où ils furent entassés sur les navires anglais.

André avait aperçu Françoise, agenouillée auprès de son aïeul, et avait fait un mouvement pour lui dire une parole d'adieu.

Un soldat, croyant qu'il voulait fuir, lui enfonça sa baïonnette au travers de l'épaule ; et Françoise, au cri de douleur et de rage que poussa André, était tombée évanouie.

\*\*\*

Tous les Acadiens ne furent pas emmenés en captivité. Un petit nombre réussit à s'échapper, en se sauvant dans les bois. Parmi ceux-ci, Marcel d'Aigle et Françoise.

Mais la forêt, sans abri, sans vivres, sans armes à feu pour s'en procurer, leur fut presque aussi cruelle que les Anglais, à la différence près qu'ils y mourraient ensemble et qu'ils pouvaient enterrer leurs morts dans la terre d'Acadie.

Le vieillard et l'enfant avaient d'abord gagné le suête, et étaient parvenus jusqu'au Port-Mouton, où ils espéraient trouver quelque vaisseau français. Mais perdant bientôt tout espoir de ce côté, et appréhendant

d'être pris, ils avaient retraversé, au cœur de l'hiver, la péninsule dans toute sa largeur, et étaient venus se fixer, après des fatigues et des privations inouïes, à la baie Sainte-Marie, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le Collège Sainte-Anne.

L'existence, durant l'été suivant, leur fut assez facile. Au moyen de fascines et de piquets, assujettis ensemble avec des hortiortes de vergnes, le vieillard s'était construit un nigan, dans lequel il prenait quelques anguilles, des plaies, du poulamon, du maquereau, de la gatte et quelquefois du homard.

Françoise, de son côté, approvisionna le foyer de fruits sauvages, fraises, framboises et cerises, d'abord ; puis de sucrètes, de quatre-temps, de poires âcres et de bluets canadiens, quand la saison fut plus avancée. Pour tout ça, les coques et les moules, coquillages très communs sur les côtes de la baie Sainte-Marie, firent leur principale nourriture.

L'automne leur fournit des pommes-de-pré en abondance : la lisière des plaines en était couverte ; ils s'approvisionnaient aussi de pommes-de-terre rouges, des grappes d'ours et des noisettes, quoique en petite quantité.

Mais, durant l'hiver, ils manquèrent périr de froid et de faim.

Quelques lièvres pris au collet, de la faîne, que Françoise abattait, en grimant au fait des hêtres ; des coques qu'ils allaient pêcher dans le sable gelé du rivage, et quelques racines sauvages, furent tout ce qu'ils purent se procurer d'aliments.

Quand arriva le troisième hiver, aucun changement n'étant survenu, et les Sauvages leur ayant appris que la chasse aux Français se poursuivait toujours, Marcel dit à sa petite-fille :

— Il faut que je creuse ma fosse, avant les gelées. Autrement tu ne pourras pas m'enterrer, et notre cabane sera inhabitable pour toi.

La fosse fut creusée au pied d'un gros chêne, bien à l'abri, sur la pente d'un butereau.

Françoise avait laissé faire l'aïeul. Quand il eut terminé, elle lui dit de sa voix la plus caressante :

— Grand-père, creusons une autre fosse, auras la vôtre.

Et le vieillard, sans rien dire, sans

verser une larme, s'était mis à creuser une seconde fosse, tout à côté de la sienne, mais plus petite.

Françoise tapissa sa tombe de mousse et de lichens. Elle y revenait souvent, apportant des fleurs tardives d'automne, et l'ornant avec amour, comme si c'eût été sa chambre d'épousée.

Lorsque l'hiver fut tout à fait venu, et que le sol durci comme de la pierre, se fut couvert de son tapis de neige, les deux proscrits se préparèrent à mourir.

Les forces manquèrent au vieillard, le premier. Il n'avait plus la vertu de se lever.

Un jour, c'était le 25 décembre, il dit à son enfant :

— Je sens que je vais mourir. Aide-moi, Françoise, à me traîner jusqu'au bord de ma fosse. Quand je serai trépassé, tu essaieras de me pousser dedans, et, après m'avoir couvert de branchages, tu rouleras une pierre que j'ai mise là, tout près, afin que les loups ne viennent pas manger mon corps.

Il essaya de se lever, mais retomba inerte et apparemment sans vie, sur son grabat.

Françoise le crut mort et se mit à prier, en sanglotant : elle n'avait plus la force de pleurer.

Au même instant la porte de la cabane s'ouvrit, et un homme tout couvert de frimas et de neige entra, sans que Françoise l'eût entendu frapper.

— Ah ! c'est toi, André, dit le vieillard, en ouvrant de grands yeux, qu'un éclair illuminait. Nous t'attendions. Agenouillez-vous là, mes enfants, à côté de moi, et mariez-vous devant le bon Dieu, puisqu'il n'y a pas ici de prêtre.

André, car c'était bien lui, avait gardé, comme une relique sainte, le jonc des fiançailles qu'il avait à Grand-Pré, quand le Père Chauvreulx, à la demande de Marcel d'Aigle, avait remis à Noël la publication de ses bans.

Il le passa au doigt de sa fiancée, et, se penchant sur le vieillard pour lui demander sa suprême bénédiction, il s'aperçut qu'il avait cessé de vivre.

— C'est la Vierge qui nous a sauvés, André, et qui vous a conduit ici, murmura Françoise à son époux,